

pianta marmorea di Roma antica – Forma vrbis Romae. Sont abordés ici quelques problèmes en suspens comme les discordances rencontrées dans le plan de Septime Sévère avec la situation archéologique attestée à Rome pour cette époque (M.P. Muzzioli) et la possible identification sur un fragment du plan sévérien du temple de la *Magna Mater* sur le Palatin (F. Coarelli). Le mur d'enceinte d'Aurélien, un élément important de la topographie antique de Rome auquel sont consacrées plusieurs contributions, était particulièrement familier à L. Cozza ; né et élevé dans une des tours du Mur d'Aurélien, il consacra en effet une grande partie de sa vie à l'étude, la restauration et la conservation de ce système défensif monumental de Rome. L'ampleur et l'importance de ses entreprises dans ce domaine sont bien mises en évidence dans la contribution de G. Pisani Sartorio. Une contribution propose des restitutions du passage du Tibre par les Murs Auréliens près de la Farnésine (L. Quilici), et deux autres sont également quelque peu en rapport avec les murs, livrant quelques remarques sur les *Horti* sur l'Esquilin englobés dans l'enceinte aurélienne (F. Guidobaldi) et sur une particularité de la maçonnerie dans l'église de *S. Giovanni a Porta Latina* (R. Coates-Stephens). Ce recueil de réminiscences et d'essais, reflétant les différentes facettes de l'œuvre de Lucas Cozza, se termine par quelques souvenirs de famille évoqués par sa fille Lavinia, coéditrice d'un ouvrage qui constitue un bel hommage à l'un des pionniers de l'archéologie et de la topographie de Rome.

Frank VAN WONTERGHEM

Carlo INGLESE & Antonio PIZZO, *I tracciati di cantiere di epoca romana: progetti, esecuzione i montaggi.* Rome, Gangemi, 2014. 1 vol. 223 p. nombr. ill. Prix : 26 €. ISBN 978-88-492-2848-9.

Un architecte et un archéologue proposent une analyse commentée de tracés de chantier gravés sur des éléments architecturaux romains pour mieux connaître les projets architecturaux, leur processus d'exécution et leur mise en œuvre. Cette catégorie d'indices archéologiques, bien que souvent très lacunaire, devrait permettre d'aborder des questions difficiles à traiter par d'autres voies. Elle s'inscrit dans un ensemble d'investigations beaucoup plus large sur les traces techniques de la construction (traces d'outils de taille, de levage, de pose, trous de crampon, de gougeons...) dans lequel les tracés constituent un apport spécifique dans un contexte de réflexions multidisciplinaires sur les divers aspects de la construction romaine. Ce programme annoncé par les auteurs doit également concerner l'histoire des techniques, la transmission des savoirs sur la construction et la diffusion des modèles architecturaux. En dépit du caractère relativement vaste de l'entreprise et des résultats déjà obtenus par des précurseurs tels que A. Choisy, G. Lugli, A.K. Orlandos, R. Martin, R. Ginouvès ou J.-P. Adam, pour ne citer que les plus connus, on ne peut que souscrire à de tels objectifs. Et c'est dans cette optique de plus d'un siècle de recherches qu'il faut situer le présent ouvrage et en examiner les avancées scientifiques et éventuels apports tout en s'assurant qu'ils ne se limitent pas au seul effet d'annonce. En réalité, ces nouvelles recherches concernent les tracés gravés sur des pièces d'architecture majoritairement issues de sites d'époque romaine, dans Rome et sa région (Ostie et Tivoli). Les témoins techniques étudiés se trouvent tant sur les

faces cachées que sur les parements et leur modénature. Notons que les pièces ornées de décors sculptés (feuilles d'acanthé, rinceaux, bas-reliefs divers) ne représentent qu'une faible partie du corpus constitué de 143 blocs, presque tous en marbre. Les tracés sont présentés sous la forme de fiches individuelles et classés dans deux grandes catégories : les lignes de guidage de la taille dites "*tracciati di esecuzione*" (ou TE, représentées par 62 pièces) et les lignes de repère pour l'assemblage dénommées "*tracciati di montaggio*" (TM, soit 81 unités). La méthodologie de l'étude consiste à diviser chaque fiche en cinq rubriques qui concernent respectivement : 1. la situation topographique du lieu de découverte (site et position architecturale) et l'ambiance chronologique générale de celui-ci (essentiellement le Haut-Empire) ; 2. la classification du tracé (TE ou TM) et de son support (bases, colonnes, chapiteaux, corniches...), le matériau (126 éléments de marbre contre 11 exemplaires de travertin, 3 de tuf, 1 de granite et 2 de brique), sa description (position, morphologie et géométrie), la largeur de son incision et l'instrument de sa réalisation (pointe, compas et ciseau) et les éventuels commentaires particuliers, notamment sa fonction, souvent sous la forme d'hypothèses ; 3. les observations qui regroupent des aspects généraux comme la présentation d'autres particularités plus larges sur l'élément architectural et le bloc ainsi que des commentaires complémentaires sur le tracé ; 4. le cas échéant, une chronologie plus précise de l'objet ; 5. une bibliographie abrégée concernant les publications antérieures sur le bloc. Une importante remarque s'impose : l'étude de tracés présuppose des illustrations bien adaptées au sujet, notamment en matière de géométrie. Pourtant, seulement huit dessins, dont un seul dû aux auteurs, accompagnent les fiches. En contrepartie, on compte 598 clichés noir et blanc (quatre en moyenne par tracé). Mais leur quantité est inversement proportionnelle à leur qualité informative. Outre un format moyen très réduit (environ 6 x 4 cm), les possibilités de corrections sélectives de l'image numérique ne sont pas suffisamment exploitées, notamment les contrastes, pour que ces documents jouent pleinement leur rôle tandis que sur certains clichés, il est difficile d'identifier le tracé étudié. Les auteurs ont essayé de compenser ce défaut iconographique en multipliant les vues : vue d'ensemble de l'élément dans son contexte, vue générale du bloc, vue de la seule face avec le tracé, doublage de celle-ci avec les vestiges du tracé renforcés d'un trait régulier numérique. En règle générale, le tracé est totalement invisible sur l'avant-dernier cliché qui aurait pu être avantageusement remplacé par un dessin complet de l'élément, en privilégiant sa face avec le tracé. Ainsi, lorsqu'un tracé est trop lacunaire, cas le plus fréquent, sa reconstitution graphique – en pointillé si elle est présentée à titre d'hypothèse – aurait été plus efficace que la grisaille d'un cliché. Cette catégorie de dessin démonstratif fait encore plus cruellement défaut dans le chapitre final intitulé "*Geometria e cantieri*" (p. 201-214), lequel est totalement dépourvu d'illustrations. Même si le recenseur ne remet ici nullement en cause la capacité des auteurs à extraire un maximum d'informations géométriques de ces tracés et à en exposer les interactions avec le chantier, il aurait apprécié que ces réflexions aient été accompagnées de dessins explicatifs, comme le veut la règle dans cette discipline. Si l'on revient au texte et, en premier lieu, au titre de l'ouvrage, son intitulé permet de s'attendre à une étude générale des tracés de chantier d'époque romaine dans l'Empire. En réalité, l'ouvrage recouvre un espace beaucoup plus restreint et un traitement de l'information qui s'apparente surtout à un catalogue de tracés limité à la

région de Rome, essentiellement consacré à des éléments en marbre. Ce matériau est d'ailleurs présenté sans nuance, comme si tous les marbres étaient techniquement identiques. Pourtant, même sans l'aide d'illustrations polychromes, plusieurs variétés sont reconnaissables sur les clichés, notamment diverses brèches (ex. p. 57, 59, 182...). Le préciser dans les fiches aurait enrichi les données et surtout les réflexions sur les techniques de taille mais aussi sur la qualité et la conservation des tracés. Rappelons, entre autres choses, que la pointe à tracer et le compas à pointes sèches ne rayent pas de la même manière les diverses clastes d'une brèche polygénique qui opposent aux outils et aux altérations des résistances propres très variables. Une remarque comparable concerne la pauvreté ou, plus souvent, l'absence de précision sur le traitement technique des surfaces constituant le support des tracés (face pointée, gradinée, ciselée, sciée, polie...). Non seulement, le résultat de la gravure est différent selon le degré de finition de la pierre mais sa caractérisation permettrait de situer la phase de confection du tracé dans une étape plus précise de l'élaboration du bloc. On regrettera également l'absence de signalisation et de commentaires sur d'éventuelles marques lapidaires plus ou moins proches du tracé, comme sur la base TM II.1. 24 (p. 101). D'une manière plus générale, trop isoler l'étude des tracés de la description et de l'analyse des divers stades techniques du travail sur un même bloc réduit forcément la compréhension du processus général de sa conception, de sa taille et de sa mise en œuvre. On reconnaîtra néanmoins l'intérêt des informations contenues dans ce choix d'éléments architecturaux de Rome et sa région, notamment au titre de base de données comparative. Espérons que les lacunes et les imperfections soulignées ici seront au moins partiellement prises en compte dans de prochaines publications et que les réflexions seront alors plus approfondies, comme semblent l'annoncer les auteurs dans leur conclusion.

Jean-Claude BESSAC

William VAN ANDRINGA, *Pompéi. Mythologie et histoire*. Paris, CNRS Éditions, 2013. 1 vol. 14 x 20,5 cm, 319 p., nombr. ill. Prix : 29 €. ISBN 978-2-271-07048-7.

Voici un petit livre tout à fait original. En effet, ce n'est pas le nième guide de visite du site de Pompéi ni une vie quotidienne comme il en existe en plusieurs langues. C'est une *histoire* de Pompéi, précise et rigoureuse, racontée d'après les textes et l'archéologie. On peut en suivre les épisodes, des légendes mythologiques à l'ensevelissement de 79 de notre ère, appuyés sur les textes et les inscriptions, et, autant qu'il est possible, sur les données archéologiques décrites à la lumière des dernières fouilles et interprétations. La complémentarité est exemplaire. Pour la conquête romaine par exemple, seul un passage de Tite-Live (IX, 38) rend compte de la tentative de 310 qui se solda par un échec. Et c'est de la chute de Nocera, un peu à l'intérieur des terres, en 308 que l'on doit déduire la conquête effective de la région. Pourtant c'est bien en ce début du IV^e siècle que l'on voit apparaître dans la cité samnite les premières traces de romanisation qui la transforma peu à peu en ville romaine, dotée de tous les appareils urbanistiques requis, bien avant sa colonisation de 89 a.C. C'est sur le terrain, dans les bâtiments, que l'on mesure la conquête que les textes ne précisent pas. De même au moment de la colonisation-punition due à Sylla en raison de la résistance de Pompéi dans les rangs de l'armée des alliés, c'est dans le